

doit parler Français

Vers le milieu d'août 1939, un jeune professeur attaché à la mission française en Roumanie, me disait :

« Un français qui n'a pas vécu à l'étranger ne peut pas savoir de quel prestige notre pays jouit dans le monde, ni quels liens d'affection entourent — non seulement en Roumanie, mais jusque chez les peuples en apparence le plus éloignés du génie de notre race — les manifestations de la pensée française. »

« A condition, ajoutait-il, qu'elles expriment vraiment la France et ne soient pas la marchandise frelatée que trop souvent on nous envoie sous le couvert de notre pavillon. »

Ces pertinentes réflexions étaient également celles de notre confrère Alfred Lefort, qui, représentant de la radiodiffusion portugaise, m'apportait des nouvelles fraîches de Lisbonne, la ville d'Europe où les Français sont sans doute le mieux accueillis. Et ceci confirmait assez heureusement ce que j'avais pu constater moi-même en Belgique, en Espagne et d'une façon plus discrète peut-être en Italie. Oui, la France, la vraie, avait de par le monde de nombreux et fervents amis ; oui, notre génie national était encore et déjà le flambeau auquel tout esprit d'élite vient à un moment s'éclairer.

Cette estime, cet amour même que l'on avait alors pour nous, qu'avions-nous donc fait pour les mériter ? Rien ou tout au moins rien de bon. Rappelez-vous, en effet, quelle incohérence dans notre propagande à l'étranger et quels marchandages lorsque, par exemple, s'il s'agissait d'aider à vivre ces périodiques de langue française dirigés par des Français hors de France et qui faisaient tant pour notre pays. Rappelez-vous surtout quelle incompétence — quelles complaisances aussi — présidant la plupart du temps au choix des œuvres, artistiques ou littéraires, qui devaient être au delà de nos frontières les « Eminences Grises » de nos représentants. Le genre « Salon des Artistes Français » ou « Salon d'Automne » l'emportait sur le style « Indépendants » ; Maurice Rostand faisait prime sur Montherlant, Pierre Benoît sur Paul Valéry et le moindre compilateur prenait facilement tournure de grand homme pour peu qu'il eut quelques amis au Ministère.

Pendant ce temps, l'air content de soi, des Himalayas d'incapables descendant en fin de journée des mensardes qui leur tenaient lieu de bureau au Quai d'Orsay. Les autres grandes puissances d'Europe et d'Asie — pour ne parler que de celles-là — jouaient en virtuose de la propagande, créaient à leur profit des campagnes d'influence, contrecarraient les plans d'intérêts opposés ; en un mot, agissaient, et efficacement.

A Paris même, tant à l'ambassade d'Allemagne qu'à l'ambassade d'Italie, à l'ambassade japonaise ou aux fameux « Amis de l'U.R.S.S. » — succursale officieuse de la rue de Grenelle où il devenait indispensable de pouvoir montrer patte rouge — une documentation précise et abondante était aussitôt mise à la disposition de quiconque manifestait le désir de puiser à des sources officielles les divers éléments de son information.

Rien d'équivalent dans nos vers ministères. Encore moins chez nos « amis » britanniques dont la morgue ne faisait que croître et embellir à mesure que la catastrophe de 1939 approchait.

La France d'aujourd'hui ne peut pas, ne doit pas commettre de pareilles fautes et retiendra qu'une propagande bien faite est aussi nécessaire à une nation qu'à une ville, à un département ou à une province. Or il faut de toute évidence que la nôtre reste enfin ce qu'elles n'auraient jamais dû ces-

par Charles NOUAÏLLE

ser d'être : une propagande nationale. C'est la vérité même qui l'exige au moment où la France réapprend à penser français et où nombre de braves gens sans prétentions ainsi que de pseudo et de vrais intellectuels qui — le plus souvent par besoin d'évasion — penchaient pour des modes de pensée barbares, retrouvent avec le louable souci de toujours vouloir « raison garder » le mot de passe de notre pays.

Que par un chassé-croisé dont nous avons lieu d'être fiers, de grands écrivains étrangers tels le lithuanien Milosz — qui prophétiquement, un soir, chez Pierre Guéguen, nous dévoilait fort longtemps avant qu'ils n'éclatent, les événements que nous vivons — tels encore les Roumains Panait Istrati et Pius Servien, l'Égyptien Elian J. Fibert, l'Américain Green prouve certes la valeur de notre culture et la beauté de notre langue mais ne pouvait compenser la funeste internationalisation de la France à laquelle nous assistions.

Il est heureux pour nous et pour le monde entier que notre pays se soit retrouvé et s'affirme, car quoi qu'il advienne désormais, c'est seulement du terrain France que des Français peuvent et pourront prendre le départ pour l'Europe. De larges perspectives paisibles ne sont pas exclues de notre avenir ; faisons en sorte si nous devons jamais les atteindre, d'y arriver la tête haute et l'esprit libre de nuées.

« L'homme, disait Renan, n'est esclave ni de sa race, ni de sa religion, ni du cours des fleuves, ni de la direction des montagnes. Une grande agrégation d'hommes saine d'esprit et chaude de cœur crée une conscience morale qui s'appelle une nation ».

Il ne s'agit pas de voir là une apologie de Babel, mais la constatation d'un fait qui vaut pour les nations autant que pour les hommes. Car elles aussi ne sont esclaves ni de leur histoire ni de leurs croyances ni de leurs frontières et devraient pouvoir sous certaines conditions — la première étant le respect mutuel de leur génie propre — créer à leur tour une conscience morale capable de faciliter leurs rapports nécessaires.

L'ECONOMIE DIRIGÉE ET LA LEÇON SAINT-SIMONIENNE

par Georges DUVEAU

Le Saint-Simonien Paulin Talabot, né à Limoges en 1799, et qui dirigea en 1834 les houillères de la Grand-Combe, dans le Gard, et trente ans plus tard, le réseau du P.-L.-M., fut un magnat de l'industrie au sens moderne du terme. Mais en même temps, ce personnage qui ségeait dans un nombre considérable de conseils d'administration n'oubliait pas qu'il avait appartenu dans sa jeunesse à une grande école de réforme sociale, qu'il avait compté parmi les dévoués passionnés de l'exploitation de l'homme par l'homme. Sous le Second Empire, lorsque à Marseille la vieille corporation des portefaix, — une corporation fermée et puissante, — dut s'effacer devant les dockers, le port était transformé et renouvelé, c'est à Talabot que ces vaincus de la bataille industrielle présentèrent leurs doléances. Talabot offre typiquement le double caractère du Saint-Simonisme, dynamisme industriel et souci de l'organisation de la production. L'école Saint-Simonienne a en effet mis l'accent sur la grandeur de l'industrie dont elle a chanté l'épopée avec un entrain enthousiaste ; en second lieu, elle a voulu que cette grandeur ne se développât pas dans l'anarchie, elle a enseigné une morale et une discipline au producteur. Dans la vieille pensée socialiste française, le Saint-Simonisme s'inscrit avec une originalité qui lui confère aujourd'hui sa féconde actualité.

(Voir suite page 3)

L'OPINION

HEBDOMADAIRE DE LA RÉVOLUTION NATIONALE ET SOCIALE

Les Véritables

NICE, CAPITALE DU FOLKLORE

Le Folklore, Élément du Salut de la Patrie, mettra en honneur la Science des Traditions et des Usages Populaires

C'est à Nice que germa en 1913 l'idée de réunir en une Fédération unique toutes les Amicales régionales — l'idée valait la peine d'être retenue puisqu'elle s'est développée pour prendre corps définitivement en 1934 — et lundi dernier, en une réunion, dans un local du Comité des Fêtes de Nice, où M. Henri Labat, Président Général du Comité National du Folklore, avait convié les membres de la Presse, connaissance leur fut donnée de la nouvelle organisation folklorique française.

Nice est appelée à jouer dans ce nouveau et important organisme, un rôle tellement capital, qu'elle fut désignée comme siège du Comité régional. En raison même de la situation exceptionnelle qui fait de notre cité un site où l'enchantement atteint les délices du rêve, le titre de Capitale du Folklore peut, d'ores et déjà, lui être dévolu. M. Gustave Chabrol, 1er Vice-Président du Comité National du Folklore (France et Empire) a bien voulu écrire pour l'Opinion l'article ci-joint. Nos lecteurs ne manqueraient pas d'en apprécier toute l'importance.

A. F. BARTOLI.

Recevant au Pavillon Sévigné les clubs des Groupes de Folklores qui avaient participé à la fête légionnaire du 31 Août, le Maréchal Chef de l'Etat leur a dit en substance :

« La France renouée aura pour bases les provinces que nous ressuscitons actuellement ; pour que ces provinces soient non de simples circonscriptions territoriales, mais bien des communautés vivantes et agissantes, pour qu'elles redevennent les petites patries qu'elles furent jadis et pour qu'elles constituent par leur union une destructible, une nation forte et rayonnante, il faut qu'elles rattachent leur existence et leur essor aux traditions populaires dont vous êtes les mainteneurs et les amateurs. Je vous demande donc de continuer votre œuvre et de la développer en profondeur et aussi bien qu'en surface. Passez cette consigne à vos collègues ».

Cette consigne leur a été passée et ils l'ont joyeusement acceptée. Elle sera observée avec d'autant plus de zèle qu'elle exprime exac-

tement le but en vue duquel se sont constitués et l'esprit dans lequel ont travaillé la cinquantaine de Groupes formant la Fédération Nationale des Provinces de France qui, tous, ont fait preuve d'un esprit si sincèrement folklorique.

A quelques exceptions près, ils ont limité leur action à la reconstitution des costumes, à la présentation des chants et des danses caractéristiques de leur province et à l'organisation de fêtes folkloriques.

Si l'on songe à ce que la recherche, la mise au point et la mise en œuvre de tous ces éléments folkloriques représentent de temps, de patience, de démarches et de savoir, on reconnaîtra que les Groupes qui ont fourni cet énorme travail ont droit à la gratitude et à l'aide de toutes les personnes et de toutes les organisations qui s'intéressent au succès de la Renovation Nationale dont ils ont la fierté de se prétendre les précurseurs.

Le Comité National du Folklore France et Empire (ancien Comité National de Propagande par le Folklore) dont le siège est à Nice, vient d'arrêter un programme qui tient dans cette formule : « Tout ce qui est du Folklore est nôtre ».

Le premier souci de ce Comité sera évidemment d'épauler les Groupes Folkloriques de manière à faciliter leur développement et à rendre plus fécond leur méritoire effort.

C'est dans cette intention qu'il organisera des émissions folkloriques radiodiffusées, donnera ses soins à une propagande méthodique et soutenue par films folkloriques, éditions de brochures folkloriques, informations folkloriques et surtout par la presse et par des conférences. Allant plus loin encore, il s'occupera d'introduire l'enseignement du folklore dans les Ecoles et d'en développer l'esprit dans les mouvements de Jeunesse.

Costumes, chants et danses ne sont pas tout le folklore ; il com-

prend encore les coutumes, les légendes, les croyances populaires ; les arts et les métiers populaires, les fêtes traditionnelles populaires, propres à un « pays » ou à une « province » par quoi se manifeste la mentalité, le tempérament, l'esprit et l'âme de la population. Ce sont là, les éléments constitutifs du milieu économique, politique, social et religieux dans lequel la plante humaine trouve les conditions les plus favorables à son épanouissement.

Le Comité National du Folklore France et Empire n'aura garde de les négliger, ils constituent l'aspect artistique, artisanal et social du Folklore.

Aussi a-t-il inscrit dans son programme l'organisation d'expositions où seront présentées les œuvres d'art d'inspiration folklorique, la création de bibliothèques régionales où seront réunies les publications relatives à la région, de Musées où sera réunie une documentation aussi complète que possible concernant l'exercice des professions agricoles et artisanales et où seront conservés tous les objets par lesquels peuvent être évoqués les événements, les travaux et les hommes dont il importe que le souvenir ne se perde pas.

A bien les comprendre les traditions sont la voix des chers morts, ce sont leurs leçons, leurs conseils, leurs encouragements, leurs préceptes de conduite, les espoirs qu'ils entretenaient, les idéaux qu'ils servaient, qu'ils ont reçus et qu'ils nous transmettent comme un précieux héritage.

Ce sont ces traditions qui ont fait jadis la France grande, forte et prospère. L'oubli dans lequel nous les avons abandonnées ne leur a point fait perdre leur vertu. Revenons à elles, nous y trouverons le salut de la Patrie.

Gustave CHABROL, Président de la Fédération des groupes folkloriques, Premier Vice-Président du Comité National du Folklore (France et Empire).

limites du Limousin

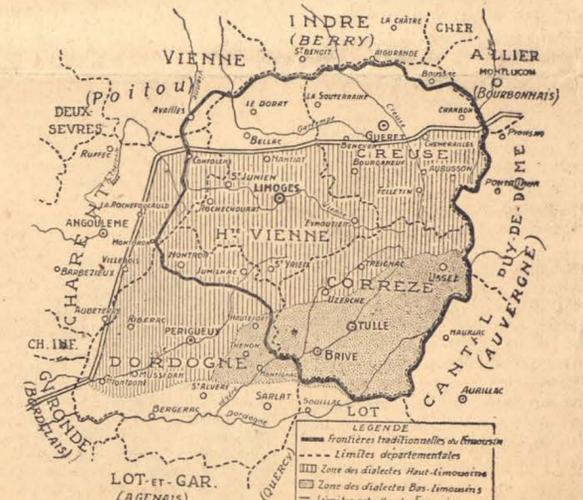
par Roger TÈNÈZE

Donc, la France de demain sera divisée en provinces. Mais ces provinces ne seront pas forcément les mêmes que celles d'autrefois. Le cadre départemental y sera respecté, ce qui est déjà une atteinte à la tradition, puisque tels départements, comme l'Yonne et le Tarn-et-Garonne, furent créés aux dépens de trois provinces ; tels autres comme la Charente, de quatre. D'ailleurs, nous les savons, le gouvernement du Maréchal Pétain entend donner à cette organisation le caractère d'une réforme économique, bien plus que le sens d'un retour au passé.

Le sol, la langue, la tradition, l'histoire donnent à la province son individualité ; mais il est rare que toutes les parties d'une province, surtout si elle est étendue, réunissent dans leur intégralité ces ca-

pays de France, en ce sens que les limites naturelles de notre province coïncident à peu près avec ses frontières traditionnelles, le Limousin, dis-je, n'échappe pas tout-à-fait à ce reproche de confusion que méritent la plupart des entités provinciales. On a écrit à son propos et tout récemment, qu'il n'était qu'une « expression géographique ». Le mot est injuste ; il est dangereux pour nous de surcroît, à un moment où l'annonce de prochains découpages suscite des ambitions chez certains de nos voisins provinciaux.

L'unité limousine est avant tout un fait géologique. Limité au nord, à l'ouest et au sud par des provinces de sol sédimentaire, à l'est par



ractères originaux. Ici, l'unité est rompue par les différences des idiosyncrasies ; la par un empiètement des terrains propres aux pays voisins ; ailleurs par certaines attractions qui résultent des échanges économiques traditionnels ou des habitudes créées par une très ancienne scission politique. De toutes ces particularités résulte une grande confusion. Passe encore pour le principe, sur lequel on arrive tant bien que mal à se mettre d'accord. Les vraies difficultés commencent quand il s'agit de traduire ce principe en données géographiques et par la suite, en frontières.

Le Limousin qui bénéficie cependant d'une unité certaine, l'une des plus solides peut-être entre tous les

prêter à l'effarante bagarre, forger des armes inutiles, équiper des jeunes hommes voués au massacre !... et pourquoi ? pour sauver la Sainte Russie de Staline ou les Libertés démocratiques de la Chine !

Jean LÉPINEY.

Les Russes ont-ils songé à commémorer le souvenir de Grégoire Potemkine, à l'occasion du cent cinquantième anniversaire de sa mort, qui eut lieu le 16 octobre 1791 ? Ils ont sans doute d'autres soucis à l'heure actuelle. Le fait est que cet anniversaire de l'homme d'Etat qui a tant fait pour annexer à la Russie les régions méridionales voisines de la mer Noire tombe juste au moment où ces régions sont envahies ou menacées par les armées du Reich. Potemkine, que le grand public connaît surtout comme l'organisateur habile du fameux voyage de Catherine II, dans la Russie du Sud et en Tauride, fut le fondateur de Kherson, d'Ekatérinoslav, de Nikolaïev, de Sébastopol. On sait que l'impératrice, dont il fut longtemps le favori, lui fit don, à Saint-Petersbourg, d'un palais pour le remercier des éminents services rendus au pays. C'est ce palais, appelé palais de Tauride, qui fut, après 1905, le siège du Parlement russe, et c'est là également que s'installa le comité provisoire de la Douma, au début de la révolution démocratique de février-mars 1917.

Et pourtant ces limites précises, établies par la nature elle-même, ne correspondent pas tout-à-fait avec les limites historiques du Limousin ; encore moins avec ses frontières linguistiques.

Considéré comme le terrain limousin par excellence, le granit nous donne la Haute-Vienne, et la Creuse en leur entier, la plus grande partie de la Corrèze, la région de Confolens et celle de Nontron, c'est-à-dire en gros, un territoire de 20.000 km², avec une population de 900.000 âmes.

C'est là le Limousin classique, le Limousin des livres. Mais si sa définition géologique est juste dans l'ensemble, n'en concluons pas que le Limousin commence et finit avec le granit. En fait, les terrains anciens débordent largement sur le Berry, sur le Bourbonnais, sur la Basse et la Haute-Auvergne, tandis qu'au sud-ouest de la Corrèze une bande de sols premiers rattache le Pays de Brive au Périgord plutôt qu'au Limousin. Faut-il, au nom de « l'unité géographique » limousine réclamer à nos voisins Saint-Benoît-du-Sagut, Eguzon, Aigurande, Montluçon, Commeny et Pontamur, et faut-il, au contraire, exclure Brive ? Evidemment non. Ici l'histoire doit corriger la géologie. Sont limousines, seulement toutes les terres granitiques incluses dans les frontières traditionnelles de la province.

(Voir suite page 3)

PUISQUE JE VOUS LE DIS...

C'est aujourd'hui que s'inaugure à Nice la villa Paradiso destinée dorénavant à abriter les Prix de Rome. Cette inauguration sera présidée par M. Hautecœur, directeur général des Beaux-Arts, venu spécialement à Nice.

Rien n'a été négligé pour que les Grands Prix de Rome soient parfaitement à leur aise. Viendront-ils nombreux à cette occasion ? Beaucoup sont dispersés à travers le pays, les uns mariés, les autres en zone occupée, certains retenus ailleurs par leurs travaux. Ceux qui pourront viendront rehausser de leur présence l'éclat de cette manifestation.

Les sept chambres des pensionnaires sont fin prêtées ; confortables, lumineuses, agréablement agencées d'un mobilier simple, mais de bon goût.

Le parc a perdu cet aspect de forêt vierge et s'offre à nos yeux toiletté et accueillant. D'autres transformations sont prévues. Notamment en ce qui concerne le hall dont on fera une belle salle d'expositions.

Les Prix de Rome auront donc désormais leur demeure, dans un décor de féerie, où musiciens, sculpteurs et peintres pourront donner libre cours à leur inspiration généreuse, tant pour leur propre gloire que pour notre bonheur.

se heures. Se penchant vers moi, la femme acrobate de me dire à l'oreille : — Qu'est-ce que c'est ça ? — Un sonnet, parbleu. — Un sonnet ? Je m'en doutais. EFFE de BARLY.

Du BEAU, du BON, du MAUVAIS...

par Jean LÉPINEY

Le passé n'est pas si lointain où les premiers colonnes des grands journaux d'information offraient aux lecteurs les vies romancées des assassins ou des souteneurs, des grands escrocs ou des politiciens véreux. D'aucuns attendent avec impatience le retour de ces formules heureuses qui contribuaient si fortement au bon renom de la presse française.

Certains — dont vous êtes assurément, tout comme moi — ont lu avec quelle émotion admirative la fin héroïque du docteur Lobligois.

Ce radiologue, martyr de la Science, avait perdu en quelques années tous ses doigts ; les mains furent amputées par la suite pour sauver les bras menacés, ceux-ci à leur tour furent sacrifiés pour sauver ce qu'il restait d'un corps supplicié !... Par ce dépeçage horrible, on s'efforçait de conserver à l'humanité douloureuse et frémissante d'espoir, la flamme qui animait le cœur et le cerveau de cet apôtre de l'électro-radiologie. On venait de lui décerner la plaque de grand officier de la Légion d'honneur. Cette ascension dans les grades de notre distinction nationale n'était pas due, comme pour tant d'autres, à l'ancienneté ou au favoritisme. L'homme qui vient de mourir payait d'avance, et sans léser, aucune classe de l'ordre.

Est-ce que la vie et la mort de pareils Serviteurs de la Science ne devraient pas être données en exemple dans toutes nos écoles, sous la forme de tableaux illustrés qui ornent les murs rénovés des salles de classes ?

Le martyrologe des savants... n'est-ce pas la plus belle leçon d'énergie et de dévouement social ?

Je lisais l'autre jour un article amusant sur Saint-Tropez, revenu, depuis la défaite, à une existence plus équilibrée. J'ai connu, et aimé, cette pittoresque bourgade méditerranéenne dès 1912. A cette époque elle n'était fréquentée que par des artistes qualifiés pour en apprécier les beautés et le charme si spécifique provençal.

En 1920, c'était encore supportable... Mais à partir de 1930, ce n'était plus un port de pêche mais une annexe internationale de Montmartre et de Montparnasse, exploitée par les « mas-tu-vu » des boulevards et des Champs-Élysées !... Une mascarade à faire hurler les chiens. Le gratin moule, la crème tournée, déjà sûre, du tout-Paris, lequel dansait en costumes de carnaval sur le volcan du Front populaire et de la débâcle.

Qui n'a pas vu là-bas, dans des boîtes de nuit d'un mauvais goût prétentieux, se trimousser aux sons du jazz d'inébranlables mortiers de fantaisie et des luxueuses rombières platées, à la poitrine obscure et aux varices éclatantes, ne peut apprécier l'ironie funèbre de ces deux mots : le Beau Monde... l'Elite de la Société !

Et la guerre continue. Et à chaque jour qui passe on voit planter un décor de nuit d'un pêcheur mais une annexe internationale de Montparnasse et de Montparnasse, exploitée par les « mas-tu-vu » des boulevards et des Champs-Élysées !... Une mascarade à faire hurler les chiens. Le gratin moule, la crème tournée, déjà sûre, du tout-Paris, lequel dansait en costumes de carnaval sur le volcan du Front populaire et de la débâcle.

l'Opinion littéraire



Un grand poète est mort...

HOMMAGE à Henri DERIEUX

La mort prématurée d'Henry Dérioux met en deuil la grande famille de la Poésie.

Sa perte si soudaine touche profondément le cœur de ses nombreux amis et de ses fervents admirateurs.

Son amitié nous était infiniment précieuse. Nous l'aimions pour sa haute courtoisie, la droiture et la probité de son caractère, la simplicité et l'aménité de son accueil, la franchise, la sagesse, la justesse profonde et nuancée de ses jugements. Ce noble poète était pour nous un maître fraternel.

Ayant atteint les plus hauts sommets de l'Art à un âge où tant d'autres n'en sont encore qu'aux premiers balbutiements, il suscita de bonne heure des manifestations de sympathie admirative de la part des plus grands parmi ses aînés. Sa vie fut, hélas ! trop brève et cruellement douloureuse. Du moins eut-il la douce récompense de son vivant, de voir son œuvre recevoir un chaleureux accueil auprès de l'élite, gage certain d'une gloire que le temps ne fera qu'affirmer.

La Comtesse Anna de Noailles écrivant naguère au poète pour le remercier d'une étude qu'il avait consacrée à ses livres, lui disait :

« Je ne sais pas comment je pourrais exprimer tout de suite, par des mots écrits, l'impression grave, profonde, prolongée, et si je puis emprunter un vocabulaire vous avez choisi, « incommensurable », que me cause votre magnifique étude sur mes livres. Je l'ai, depuis hier, lue tant de fois, je vous ai suivi si studieusement, — avec une telle reconnaissance aussi — dans les secrets chemins que vous éclairez d'une lumière savante et pathétique, je me suis enfin, avec un si oppressant mélange de confusion et de fierté, contemplée par vos yeux chaleureux, que je serais bien pauvre d'âme si je pouvais, dès l'instant présent, communiquer la multiple émotion que mon cœur retient.

« Puissent ce silence et ce recueillement vous laisser entendre la résonance infinie que vos nobles phrases si lucides, et souvent magnanimes ont mises dans mon esprit.

« Par votre sympathie pour eux vous me rattachez aux poèmes de ma jeune jeunesse, — de mon enfance même, puis-je dire pour le « Cœur incommensurable » — dont je n'ai jamais été sûre, parce que je l'ai commencé quand j'avais quinze ans, — et que j'aime bien maintenant. Je serais heureuse, Monsieur, de vous dire un jour de vive voix cette gratitude de la pensée, qui, par vous, est enrichie d'échos et de reflets sans nombre ; et je vois bien ce que le poète doit au critique quand celui-ci est un si grand témoin du monde et de la vie intérieure. »

Citons, à présent, l'admirable lettre que lui écrivait, le 17 octobre 1935, Paul Claudel, à propos de son recueil de poèmes *Face à face*, qui fut couronné du Prix Léon Dierx.

« Mon cher ami, permettez-moi de vous appeler ainsi puisque nous sommes doublement unis sans nous être jamais vus par la foi religieuse et par la vocation poétique.

« Votre livre est admirable, vous le savez mieux que personne, mais je suis heureuse de vous le dire, moi qui ai toujours l'habitude de me montrer d'une sincérité absolue et peut-être excessive à l'égard de mes correspondants. Non seulement le sentiment est poignant, en restant toujours so-

par Alfred MAUBERT

bre, mais la forme reste d'une fermeté et d'un éclat qui montre toutes les ressources dont dispose encore notre vieil alexandrin. Vous pouvez être fier de votre œuvre et la France vous est reconnaissante de lui avoir donné un nouveau chef-d'œuvre. Je vous le dis comme je le pense et je vous serre la main en vous assurant de toute ma sympathie d'artiste et de chrétien. C'est beau. »



Henri Dérioux (s. l. 8855)

Ce vibrant hommage d'un grand poète au chef-d'œuvre d'Henry Dérioux succédait d'une année au message suivant que l'illustre Gabrielle d'Annunzio lui adressait de la Riviera où il était en convalescence :

« Dans la mélancolie de la convalescence, je reçois la parole de votre mélancolie et le fier sonnet de l'an héroïque et les souvenirs de la Lande odorants de résine. Je vous envoie un exemplaire de la Vita Nova en guise de souvenir et dans quelques jours je vous écrirai ».

Que de témoignages de sympathie pour le poète et d'admiration pour son œuvre ! Choisissons encore, au hasard :

« Il y a les livres qu'on commence, écrivait Jean Cocteau, et qu'on termine et qui nous retiennent par « l'infini »... Le vôtre est de ceux qui prennent place dans le cœur et dans la bibliothèque. Certaines strophes sont inoubliables. »

Et André Fontainas a écrit avec sa pénétration coutumière :

« Henri Dérioux pénètre aux régions suprêmes où la pensée du poète et l'élan du sage se confondent en la plus haute grandeur humaine à laquelle l'homme puisse prétendre ».

Voici maintenant Francis Jammes :

« Comment cet admirable poème ne me toucherait-il pas ? écrivait-il à Henry Dérioux. Il y a là comme un influx spirituel qui va de vous à moi et de moi à vous. C'est un échange, une circulation si je peux dire d'âme à âme. »

Et combien d'hommages seraient à citer ici si la place ne nous était parcimonieusement accordée. Lettres de Jean-Marc Bernard, héros de la guerre 1914-1918, comme Dérioux. Lettres de André Salmon ; Henri de Montherlant, Georges Le Cardonnel, Abel Bonnard, Jacques Chardonne, Patrice de la Tour du Pin, Marie Noël, Nicolas Beauvuin, Fernand Fleuret, Hector Talvart, Henri Clouard, Yves-Gérard Le Dantec, Gérard d'Houville et tant d'autres...

Citons encore Francis Carco :

« Votre livre m'a rempli d'une sympathie pour votre talent, si vraie et si sincère que rien ne l'effacera plus. Vous avez fixé la tendresse poétique dans une perfection sensible et poignante dans un mouvement si pur que cela vous donne tout de suite une place parmi les meilleurs poètes d'aujourd'hui. »

Nous avons réservé pour terminer, les témoignages de deux illustres poètes, Edmond Rostand et Henri de Régner.

« J'ai lu vos poèmes, écrivait à Henri Dérioux l'auteur de *Cyrano*, avec beaucoup d'émotion et d'admiration. Il y a là des vers qu'on ne peut pas oublier. »

Henri de Régner manifesta au poète, dès ses débuts, les marques de la plus chaleureuse sympathie, il ne cessa de l'encourager et lui donna sa plus affectueuse amitié dont témoignent de nombreuses lettres. L'auteur des *Médailles d'Argile* écrivait naguère dans ces termes à Henri Dérioux :

« Merci de votre beau poème, je l'ai lu et relu et j'en écoute chanter les strophes harmonieuses. Si nous étions au temps de Ronsard, je le ferais imprimer en tête de mes ouvrages avec la traduction en vers latins et grecs. »

Ces citations, prises parmi une volumineuse correspondance, suffiront à montrer dans quelle estime les plus hauts parmi les poètes contemporains tenaient celui que nous pleurons aujourd'hui. Dans ce pays de Cannes qu'il avait choisi pour y mener une vie de labeur silencieux, dans cette solitude fleurie qu'il s'était faite pour mieux écouter le chant de la Muse, la mort inexorable est venue le prendre en ce triste matin d'automne ! Il ne nous reste plus qu'à partager la douleur d'une famille éplorée. « L'absence est une présence silencieuse », a dit son maître Henri de Régner. Pour nous, le souvenir d'Henry Dérioux restera toujours vivace en nos cœurs. Aux heures de doute et d'incertitude, son noble exemple sera notre réconfort.

ALFRED MAUBERT,
Directeur littéraire de L'Opinion.

Œuvres d'Henry Dérioux Dernièrement parues :

Face à face, poèmes. (1 vol., Mercure de France).

La Poésie contemporaine, 1885-1935. (1 vol., Mercure de France).

qui ne risque rien
n'a rien

tentez donc
votre chance
à la

LOTÉRIE
NATIONALE

Henri DERIEUX poète indépendant et solitaire

par Cécile PÉRIN

« Quand un poète meurt, quand la lueur s'éteint
De ces yeux amoureux qui chérissaient la vie,
Quand on voit s'échapper tout à coup de ses mains
La belle tâche inachevée où balbutie
La promesse d'un art magnifique et divin,

Il semble que la mort se fasse plus cruelle,
Plus révoltante encore, puisque, multipliés,
Tous les élans de l'homme en lui montent, s'appellent,
Enflés par la douleur, l'amour ou la pitié,
Sous le souffle profond d'une âme fraternelle.

Tous ses rares émois il nous les rapportait,
D'une ligne ou d'un mot fixant le paysage,
Les horizons, la mer, la plaine et la forêt.
Nous n'avons pas connu les traits de son visage,
Et c'est comme un ami, pourtant, qui disparaît.

A l'heure où viennent de se fermer les yeux d'Henry Dérioux, qui fut un grand, un pur poète, ces vers, déjà anciens, nous reviennent en mémoire. Quand le chant qui montait d'une âme élue se tait, un peu d'ombre s'étend sur le monde ; et ceux qui savaient l'écouter prennent le deuil.

La guerre de 1914 nous a déjà ravi bien des voix que nous aimions, celles d'André Lafon, de Péguy, d'Alain Fournier, de Paul Drouot, d'Emile Despax, de Jean-Marc Bernard, de tant d'autres dont l'œuvre, pleine de promesses, demeura inachevée. C'est encore cette guerre qui condamna à la mort lente le vibrant, l'ardent poète, Henry Dérioux.

« Je suis né, écrivit-il, dans un village du Dauphiné, assez voisin des montagnes de la Chartreuse, village de grands arbres et de vertes prairies où j'ai vécu, en grande liberté et en sauvage, sans le quitter un jour, jusqu'à dix ans. C'est de cette enfance campagnarde que j'ai gardé un goût d'indépendance sans doute ingérissable. »

« Bois frémissant d'un souffle immortel habité,
Accord d'une eau qui court et d'un pré qui dévale,
Qu'on vous pénètre mieux quand on va vous quitter,
O douceur, o beauté de la terre natale !

A-t-il soupiré en se souvenant de cette région où il avait passé des jours heureux.

A la fin de l'avertissement de son ouvrage sur la Poésie Contemporaine, nous trouvons une note aussi révélatrice de la nature profonde du poète : « Des circonstances douloureuses, venant à renforcer un penchant naturel, m'ont voué à l'indépendance, à la solitude. Ce sont de bonnes maîtresses. J'espère m'être montré digne de leurs leçons. »

Indépendant et solitaire, ainsi vécu et mourut en effet le noble poète qui vient de s'éteindre à Cannes, où il s'était retiré, et dont la disparition ne frappe pas seulement sa famille proche, mais sa grande famille en poésie.

Son œuvre est pénétrée des essences pures dont ne se composent que les œuvres conques dans le recueillement le plus austère, hors de toute mondanité.

A seize ans, Henry Dérioux fut un adolescent ébloui et tendre qui faisait couler entre ses doigts « le Sable d'Or » harmonieux des heures ; puis il s'en alla en chantant le long des routes, passant qui jetai : « Le Regard derrière l'Épaulé ». C'était le temps où il buvait à :

« Cette coupe d'amour dont la saveur enivre
Et qui fait délirer les rois de l'Orient ».

Alors tout était promesse rayonnante, volupté, enchantement.

« Quand je songe à ces jours qui me furent donnés,
A ce printemps qui ne fut rien qu'un long vertige,
Je promène au hasard mes regards étonnés,
Quêtant par tout sentier son ombre, son vestige.

« Quand je songe à ces ans qui coulèrent, nombreux,
Sans épuiser l'ivresse où je collais les lèvres,
Un long regret s'agite en mon cœur amoureux
Et ma paume s'échauffe encore aux mêmes fièvres. »

Les poèmes qu'à vingt ans il publia sont tout soulevés d'enthousiasme ; la nature qui, dans son enfance, mit sur son âme une ineffaçable empreinte, l'inspira de telle sorte que ses premiers recueils furent accueillis avec cette sympathie frémissante qu'éveille dans le monde des lettres la naissance d'un indubitable talent. On avait senti passer un souffle neuf, on avait perçu les intonations d'une voix personnelle.

Mais la guerre qui survint, qui devait frapper en pleine jeunesse, en pleine force, Henry Dérioux, modifia l'accent de cette voix d'une façon poignante.

Ce ne sont plus, désormais, des chants heureux qu'elle nous donnera ; soudainement, le pressentiment de la mort menaçante, fera vibrer les notes, gonflera de l'écho de toute l'inquiétude, de toute la souffrance humaine les nouveaux poèmes qui, peut-être à cause de cela, seront beaux et touchants entre tous. Tantôt ce sont des chansons modulées à mi-voix, au sentiment retenu, pudique, au rythme délicat, musicales comme une onde, telle celle-ci du *Regard sur le Monde* :

« Hélas ! de l'ardeur qui s'élançait en moi
Comme un flot subtil,

De tous ces transports, de tout cet émoi,
Que restera-t-il ?

« La voix du ruisseau qui donne le la
Dans l'urne de grès

Et cet oiseau gris qui se pose à la
Cime du cyprès ».

Tantôt ce sont les déchirants poèmes du Livre d'heures de la Guerre, tantôt les admirables veilles de *Face à Face*, où il semble qu'un sommet soit atteint, un de ces sommets qui, lorsque le soleil a sombré derrière l'horizon, à l'instant où la vallée devient obscure, se dresse encore sur le ciel, nu, transparent comme une pierre précieuse, sublimant les derniers rayons de l'astre éteint, s'exaltant de sa lumière et l'exaltant. Cris de douleur, de révolte de l'homme frappé dans sa santé, gémissements d'amour, émouvants appels vers Dieu que, parfois, le malade contemple face à face, peu de livres nous ont apporté de tels messages.

On songe cependant à des poètes qu'il aime et à qui, le même, inexorable destin, inspira des supplications analogues.

Vivre encore ! s'écrièrent Amélie Murat, Marcel Ormoy, avec un accent qui bouleverse ceux à qui la vie semble encore promise. On songe aussi aux versets d'Henriette Charassin, penchée vers des tombes, à la somme de douleur contenue dans certains chants qui, d'écho en écho, se répondent...

Face à Face, qui valut à Henry Dérioux le Prix Léon Dierx, paraît être sa réussite la plus parfaite. On n'y trouve que des poèmes d'une grande, d'une poignante beauté :

« Ah ! laisse-moi ton front qui penche, laisse-moi
Tes deux mains et tes yeux mouillés d'un tel émoi !
Le dernier fruit se dore à l'abri des murailles :
Du bel été j'entends sonner les funérailles.

Déjà l'enfant n'est plus qui s'ébattait en moi
Et l'homme va mourir qui t'engageait sa foi.
Le vent tourne, cette eau s'enfuit... Nous avec elle !
Et l'automne à son tour part avec l'hirondelle.

Tout cela que nos mains assomblent s'est fané
Et demain nous serons ce bouquet suranné.
Ah ! laisse-moi tes yeux si beaux, ta lèvre avide,
Demain tes bras serrés n'entreindront que le vide.

Tu reviendras errer dans les lieux que j'élus,
Mais le jardin changeant ne se souviendra plus,
Mais rien ne redira l'aventure éphémère
De celui qui mourut de t'aimer, Douce-Amère. »

« Assez tôt nous irons dormir dans la poussière,
Nos enfants assez tôt cloront nos derniers lits !
Toi qui fis le matin, toi qui fis la lumière,
Touche-moi de ta main divine et me guéris !

« Le temps n'a pas de part à ton périphe immense...
Laisse-moi vivre encore quelques jours ; laisse-moi
Gouter ces fruits humains que la main nous dispense.
Et voit un peu grandir l'enfant sorti de moi. »

« Mais un silence affreux me redit ma méprise
Et l'angoisse et l'horreur ont noyé mon cerveau.
Le ciel est plus fermé que le plus noir caveau.
Silence solitude et froid... Mon cœur se brise. »

Et plus loin :

« Seigneur, il est trop vrai que le cœur effrayé
Répugne à cet arrêt où son sort est rayé.

« Plus battus, plus broyés que le fer sur l'enclume,
Nous saluons encore la forge qui s'allume,

« Et le sein haletant sous le genou du fort,
Nous chérissons la vie et maudissons la mort.

« Jésus même a frémi quand surgit le calice.
Seigneur, que ce qui doit s'accomplir s'accomplisse. »

Puis le ton s'élève et, de lamer regret, monte vers la grave résignation :

« Connaîtrai-je à la fin le prix de la blessure
Par où l'on voit s'enfuir l'humaine passion ?
L'épreuve fut sans borne et le mal sans mesure,
Mais n'est-ce pas, Seigneur, le gage qui m'assure
De ton élection ? »

Après les sanglots du doute, les élans des prières, voici, comme un chant suprême de violoncelle, cet admirable cri d'espoir :

« Et Dieu qui vient toujours quand l'homme sait l'attendre,
Et qui rassemble en lui tous les trésors perdus,
Rallumera l'esprit dormant dans cette cendre,
Ranimera nos cœurs dans la nuit confondus.

« La jeune floraison de la saison ciémente
Remontera soudain sous nos regards surpris
Et nos pas reprendront leur course, ô mon amant,
Nos corps se leveront, ainsi qu'aux jours promis.

« Revivants, radieux, tout vêtus de jeunesse,
Et ne conservant plus des longs maux endurés
Que ces vains souvenirs des nuits lourdes d'ivresse
Que disperse le jour sous ses carreaux dorés.

« Tes mains se poseront entre mes mains joyeuses,
Et ton front cherchera, dans mes bras grands ouverts,
Ce sein où tu connus la douceur des berceuses
Et ce cœur où ton cœur trouva tout l'univers.

« Des larmes te viendront... des larmes ? Mais heureuses !
Et pareilles à l'enfant qui se fait consoler,
Oubliant les jours noirs sous leurs tombes herbeuses,
Tu laisseras l'amour après les pleurs couler. »

On imagine que, si Henry Dérioux avait dû marquer sa place dans son remarquable volume : la Poésie Française Contemporaine, étude si fouillée, si consciencieuse, si équilibrée, il se serait classé dans la haute descendance d'un Vigny, comme un Mandin, comme un Foulon de Vaulx. Si, par la pureté de la forme classique il s'apparente à tel groupe, si par la source si poignante de l'inspiration, il s'apparente à telle famille d'esprit, il n'en est pas moins avant tout : lui-même ; il est demeuré l'enfant sauvage qui courait ou rêvait sous les grands arbres et dans les prairies du Dauphiné, l'enfant sur le front duquel éclatait déjà, comme le dit si bien l'abbé Bremond, « le signe lumineux ou nous reconnaissons le poète ».

Peut-être conviendrait-il d'insister sur ce que fut l'œuvre en prose d'Henry Dérioux : roman, critique, essais. Mais en cet instant crucial où sa voix fervente vient de sombrer dans le silence, nous nous souvenons qu'il s'est écrié :

« Et ne sois rien, vois-tu, sinon
Poète, poète, poète... »

Et c'est avant tout au beau poète dont les chants du moins survivront, que nous avons tenu, dans ce journal qu'il voulut bien honorer de son attention et de sa collaboration, adresser pieusement un hommage d'admiration, un fraternel adieu.

Cécile PÉRIN.

La vie intellectuelle en province

possédant un second métier ».

Il faut lutter contre l'absorption de Paris. « Mettre un écrivain dans l'alternative de renoncer à diffuser largement son œuvre ou de quitter l'état, les lieux, les influences qu'elle se nourrit, pour aller se faire une place dans les bureaux des éditeurs et les salles de rédaction, est inconciliable avec ce qu'un public rendu peu à peu consueur. Et cependant, constate M. R. Margerit, c'est la plupart des hommes qui ont marqué dans notre civilisation, venaient de la province. Sans hommes pour exprimer véritablement leur histoire ou leur devenir, leur peine, leurs richesses, leur espoir, on ne saurait vraiment mieux les autres dire.

Sous ce titre, notre excellent collaborateur M. R. Margerit a, voici quelque temps déjà, exposé à « L'Appel du Centre » les principales causes de l'échec régionaliste et quelques moyens d'y porter remède.

Paris absorbe tout homme capable de produire une œuvre de valeur. Et cependant, constate M. R. Margerit, c'est la plupart des hommes qui ont marqué dans notre civilisation, venaient de la province. Sans hommes pour exprimer véritablement leur histoire ou leur devenir, leur peine, leurs richesses, leur espoir, on ne saurait vraiment mieux les autres dire.

Maintien de leur profession ou leur goût, des esprits distingués entraînés à l'analyse et à la synthèse, des érudits, des artistes, des critiques, des essayistes ou des romanciers, On ne saurait vraiment mieux les autres dire.

Mais, ajoute R. Margerit, ce n'est pas par le régionalisme étriqué à l'analyse et à la synthèse, des érudits, des artistes, des critiques, des essayistes ou des romanciers, On ne saurait vraiment mieux les autres dire.

Maintien de leur profession ou leur goût, des esprits distingués entraînés à l'analyse et à la synthèse, des érudits, des artistes, des critiques, des essayistes ou des romanciers, On ne saurait vraiment mieux les autres dire.

Maintien de leur profession ou leur goût, des esprits distingués entraînés à l'analyse et à la synthèse, des érudits, des artistes, des critiques, des essayistes ou des romanciers, On ne saurait vraiment mieux les autres dire.

Maintien de leur profession ou leur goût, des esprits distingués entraînés à l'analyse et à la synthèse, des érudits, des artistes, des critiques, des essayistes ou des romanciers, On ne saurait vraiment mieux les autres dire.

Maintien de leur profession ou leur goût, des esprits distingués entraînés à l'analyse et à la synthèse, des érudits, des artistes, des critiques, des essayistes ou des romanciers, On ne saurait vraiment mieux les autres dire.

Maintien de leur profession ou leur goût, des esprits distingués entraînés à l'analyse et à la synthèse, des érudits, des artistes, des critiques, des essayistes ou des romanciers, On ne saurait vraiment mieux les autres dire.

Maintien de leur profession ou leur goût, des esprits distingués entraînés à l'analyse et à la synthèse, des érudits, des artistes, des critiques, des essayistes ou des romanciers, On ne saurait vraiment mieux les autres dire.

Maintien de leur profession ou leur goût, des esprits distingués entraînés à l'analyse et à la synthèse, des érudits, des artistes, des critiques, des essayistes ou des romanciers, On ne saurait vraiment mieux les autres dire.

Maintien de leur profession ou leur goût, des esprits distingués entraînés à l'analyse et à la synthèse, des érudits, des artistes, des critiques, des essayistes ou des romanciers, On ne saurait vraiment mieux les autres dire.

Maintien de leur profession ou leur goût, des esprits distingués entraînés à l'analyse et à la synthèse, des érudits, des artistes, des critiques, des essayistes ou des romanciers, On ne saurait vraiment mieux les autres dire.

Maintien de leur profession ou leur goût, des esprits distingués entraînés à l'analyse et à la synthèse, des érudits, des artistes, des critiques, des essayistes ou des romanciers, On ne saurait vraiment mieux les autres dire.

Maintien de leur profession ou leur goût, des esprits distingués entraînés à l'analyse et à la synthèse, des érudits, des artistes, des critiques, des essayistes ou des romanciers, On ne saurait vraiment mieux les autres dire.

Maintien de leur profession ou leur goût, des esprits distingués entraînés à l'analyse et à la synthèse, des érudits, des artistes, des critiques, des essayistes ou des romanciers, On ne saurait vraiment mieux les autres dire.

Maintien de leur profession ou leur goût, des esprits distingués entraînés à l'analyse et à la synthèse, des érudits, des artistes, des critiques, des essayistes ou des romanciers, On ne saurait vraiment mieux les autres dire.

PIANOS - MUSIQUE - INSTRUMENTS - PHONOS - DISQUES - T.S.F.

LA MAISON DE LA MUSIQUE

JEAN LAGUENY - Ancienne Maison F. LAGUENY

Fondée en 1873

FACTEUR DE PIANOS - Agent général de PLEYEL, BORD, etc., etc.

Éditeur des Vieux Airs et Chants du Pays Limousin

Catalogue gratis et franco

Fournisseur du Conservatoire, de l'Armée et des Maisons d'Éducation

14, Boulevard Carnot, 14 - LIMOGES - Téléphone : 42-52

Sur le Front Est

L'Hiver n'arrêtera pas les Opérations Militaires

Devant Leningrad, les armées du maréchal Von Lœb ont affaire à une forte résistance de la part de Vorochilov.

Au centre, au groupe d'armées Von Bock, depuis plus d'un mois, se sont déroulés les combats les plus âpres, à cheval sur l'autostrade Smolensk-Moscou. La recherche du double encerclement de la capitale s'est traduite par la prise de Kalinine au nord-ouest et la lutte opiniâtre devant Malo-Yaroslavetz au sud-ouest.

Entre le centre des opérations et le littoral de la mer Noire, les divisions du maréchal von Rundstedt poussent en Ukraine Orientale, occupant à peu près tout le bassin de Donetz. Rostov semble l'objectif de l'aile droite de ce puissant mouvement renforcé par les éléments allemands et roumains rendus libres par la prise d'Odessa.

On parle de poussée vers le Caucase, vers le delta de la Volga, ou vers Samara, sur le même fleuve.

Mais le Caucase est une masse énorme, dont le principal sommet, l'Elbrouz, culmine à plus de 5.600 mètres dans la partie ouest de la chaîne, la plus large et la plus à pic sur la mer Noire. Les passages au centre même du Caucase, cols traditionnels des invasions, mais très élevés, sont à plus de 500 km. de l'embouchure du Don, les plateaux du Daghestan et de la Caucase de la Caspienne, partie la moins dure du massif, à près de 800. Quant au delta de la Volga, à Samara, il faut bien compter des distances semblables.

Il paraît donc que le but immédiat du Reich soit, surtout en Ukraine, la destruction des formations de l'adversaire, qu'il tient du reste à la gorge devant Leningrad et Moscou. Tout le problème est de savoir quelles sont les forces de renfort dont disposent les combattants, quelles sont leurs pertes véritables.

Les Russes, au début, d'après la T.S.F. même du Reich, avaient engagé, à leurs frontières, un premier échelon de 85 à 90 divisions. Qu'ont-ils amené depuis, qu'a-t-ils de disponible en Russie Orientale, dans l'Oural, en Sibirie ; comment se font ces transports de troupes ? Peuvent-ils renouveler leur matériel ? L'aide américaine et anglaise, en cette matière, est-elle déjà efficace ?

En tout cas, le front est certainement discontinu et la manœuvre

L'Economie dirigée et la Leçon Saint-Simoniennne

(Suite de la première page)

Le déclin du capitalisme a pris au cours de ces dernières années un caractère assez singulier sur lequel ni les économistes libéraux ni les docteurs du socialisme, n'ont à notre avis suffisamment réfléchi : il a pourri avant de mourir, il a décliné avec une lenteur un peu confuse qui a dérouter les hommes. Ceux-ci en effet aiment dessiner dans l'histoire soit des continuités harmonieuses, soit des catastrophes nettes qui assainissent l'air. Les économistes traditionnels considéraient le capitalisme comme inhérent à la nature humaine, ils le jugeaient sans tendresse mais capable d'assurer pour de longs siècles la richesse de la planète. Ils ne se disaient pas que la notion du gain comme celle de l'effort change avec les générations et que c'est dans le remous même des luttes religieuses, dans le protestantisme, qu'il faut chercher l'origine du capitalisme moderne. La prédication de Calvin, en exagérant la solitude de l'individu, a déterminé la psychologie du pionnier. Ni Platon, ni les premiers chrétiens, ni Saint Just ne se faisaient du travail cette conception qui a préfacé le grand mouvement d'expansion capitaliste dont l'Angleterre surtout a été le théâtre. D'un autre côté, les socialistes, émerveillés eux-mêmes par la vigueur d'une pareille expansion, envisageaient le moment où la colère populaire expropriait le capitalisme et hériterait d'un outillage perfectionné, d'un système de productions et d'échanges admirablement mis au point. Le syndicat se substituerait avec une vigoureuse gaieté au pionnier, ce dernier dotant malgré lui son successeur d'une usine sans ratées.

Le capitalisme, s'est de lui-même essouffé dans sa course, cependant que sur l'ampleur, le rythme et l'origine de cet essouffement, les socialistes se croient en possession de la vérité. Voilà le drame du XX^e siècle. Les Saint Simoniens, eux, n'ont pas été dupes ; ils n'ont cru ni à la fatalité de la force capitaliste ni à ce que l'appellerait la catastrophe heureuse, le stade prolétarien de l'histoire succédant au stade capitaliste comme un athlète vigoureux succède à un autre athlète qui a fourni un bel effort. Dans le dernier numéro (octobre) de « Nouvelle Revue Française », Marc Bernard enregistre les succès du capitalisme d'Etat qui est en train de conquérir le monde, définit ainsi la demi réussite du socialisme : « Un cheval qui arriverait au poteau sans sa tête », et Marc Bernard de prophétiser des inégalités sans rémission. C'est justement ce que redoutent les Saint Simoniens qui ne voulaient ni de l'héritage sous sa forme traditionnelle, ni d'un Etat niveleur s'emparant des fortunes privées. Les Saint Simoniens souhaitaient que le plus digne fût l'héritier et que la fonction industrielle fût contrôlée par une caste de prêtres.

Le libéralisme a tourné en anarchie et les bureaucraties instituées par les récents régimes qui se sont efforcés de discipliner l'économie risquent de reconstruire une jungle aussi féroce ; mais non pas aussi productrice que celle du capitalisme naissant. Du côté de la liberté comme du côté de la réglementation, les écueils surgissent. On voudrait que le génie français fût encore assez vigoureux, en dépit des épreuves dont notre pays est accablé, pour dessiner cette synthèse qui seule peut nous faire échapper à la barbarie. On avait rallié au siècle dernier les Saint Simoniens qui dans leur maison de Mémilimontant vivaient, comme des moines en chantant des Hymnes à l'Industrialisation. Un enfantin, avant d'aller en Egypte où il fut le précurseur général de Ferdinand de Lesseps, vaticinait au milieu de ses disciples et réclamait la Femme Messie. Devenu vieux, l'enfantin se félicitait de ce que l'Eglise ait promulgué le dogme de l'Immaculée Conception. « L'Eglise sait, d'inspiration divine, disait l'enfantin, qu'il faut à l'humanité une femme comme intercesseur. » Admirable presentiment d'enfantin. — Nous savons aujourd'hui, et par une cruelle expérience, que ni les capitalistes, ni les bureaucraties ne peuvent dominer le phénomène économique en s'appuyant sur leur seule autorité. Nous ne savons que trop à quels méfaits conduisent l'excès de liberté ou l'excès de contrainte dans la sphère industrielle. La guerre nous apparaît moins comme une violence que comme une ignorance, l'homme ne sachant pas maîtriser les forces qu'il a déchaînées et s'abîmant dans la destruction des richesses avant de retrouver une inspiration créatrice.

« Il faut à la fois discipliner les choses et libérer les hommes », disaient il y a cent ans les Saint Simoniens, mais cette libération était, à leurs yeux, conditionnée par une société hiérarchisée, aristocratique dans laquelle le prêtre serait comme le suprême ordonnateur. Ni la bourgeoisie avide de gain, ni la classe ouvrière, née par tout ce que cette prédication comportait de raideur clérical, ne voulaient entendre la leçon de Saint Simon. A la lumière des événements actuels, nous pouvons être plus attentifs à pareille leçon : celle-ci comporte une modération intelligente, un goût de l'action, un ardeur mystique qui, se conjuguant, seraient propres à créer le climat enfin pacifié d'une économie nouvelle.

Georges DUVEAU.

[N. D. L. R.] — L'abondance des matières nous oblige à remettre à notre numéro de décembre les intéressants articles de M. Albert Guillemot sur la maladie de l'Honorifique, et de M. Jean Requier sur le souvenir d'Edouard Michaud.

Les véritables limites du Limousin

(Suite de la première page)

Mais que nous donne la tradition historique ? Les mêmes régions de la Haute-Vienne, de la Corrèze et de la Creuse, de Nontron et de Confolens comprises dans les frontières géologiques, avec, en plus, le Pays de Brive et celui de Beaulieu, une notable partie du Nontronnais méridional constitué par des terrains jurassiques et quelques lambeaux du département de la Vienne, autour d'Availles-Limousines et de Brigueuil. Là se trouve le plus vieux Limousin, celui dont les limites s'accordent le mieux avec la nature du sol : c'est le territoire de l'ancien diocèse de Limoges reproduisant à peu de chose près celui de la cité gallo-romaine et, plus loin encore, celui de la tribu gauloise des Lémovices.

Pour retrouver ces frontières, il faut remonter au VIII^e siècle. A cette date, la région de Saint-Pardoux-la-Rivière, dans le Nontronnais, passe de l'évêché de Limoges au diocèse de Périgueux, inaugurant une longue série de remaniements au bout de laquelle le Limousin se trouve réduit de plus de moitié. Successivement, dans le cours du Moyen-Age, nous perdimes ce qui nous restait du Nontronnais, ensuite le Confolentais, puis (au profit du Poitou) la région de Bourgneuf. Au XV^e siècle enfin, le Limousin qui n'avait déjà plus son unité religieuse depuis la création de l'évêché de Tulle, en 1317, fut scindé en deux provinces — comme si le besoin s'en faisait sentir pour un territoire si médiocrement étendu ! Il y eut dès lors un Limousin dont les centres principaux furent Limoges, Tulle, Brive, Saint-Yrieix, Ussel, Saint-Léonard, Uzerche, Argentat (avec prépondérance du Bas-Limousin) et une Marche qui comptait parmi ses villes Guéret, Aubusson, Felletin, le Dorât et Bellac.

Dans ce Limousin mutilé, Limoges était ville frontière. Pauvre capitale d'ailleurs, à qui manquèrent toujours une Université et un Parlement, et dont le faible prestige ne pouvait balancer l'influence de Toulouse et de Bordeaux sur le Bas-Limousin qui formait alors les deux tiers de la province. Nous savons bien que Limoges reçut plus tard, comme chef-lieu de généralité, une importante compensation du côté de l'Angoumois et de la Saintonge. Mais ce dédommagement ne refaisait pas l'unité détruite.

Quelques auteurs ont félicité les hommes de la Constituante d'avoir rétabli cette unité dans le cadre départemental. Mais, s'il est exact que la réorganisation de 1790 a fait disparaître d'invasibles découpages résultant de l'anarchie féodale, il n'est que trop vrai qu'elle a également failli séparer pour toujours ce qui aurait dû être réuni. Et pourtant, malgré ces amputations successives couronnées par un écartèlement, l'unité limousine subsiste encore obscurément dans les Ames. Voyez ces Creusois qui prennent pour une injure le nom de « Marchois » dont les gratifient leurs voisins du Berry ! Ils ignorent la Marche et ne veulent être que Limousins après une sécession vieille de cinq siècles. De même dans la Corrèze. A peine les paysans de Libas pourraient-ils dire que Limoges fut la capitale de la province, mais ils savent tous qu'ils sont Limousins.

Il y a réellement une âme limousine qui se manifeste dans les traditions, dans les coutumes, dans les pratiques religieuses, et aussi, avec moins d'évidence toutefois, dans le folklore. Il y eut un art limousin, affirmé dans nos belles églises romanes, dans les chasses de nos émaillures, dans les rétables de nos sculpteurs. Et il y a toujours une langue limousine. Considérée dans les limites traditionnelles de la province, la langue limousine comprend deux groupes de dialectes : celui du Haut-Limousin, englobant les régions de Limoges, Rochechouart, Saint-Yrieix, Confolens, Nontron, Aubusson, Bourgneuf, celles de Guéret et de Bous-sac partiellement, et une portion de la Corrèze autour d'Uzerche et au nord de Treignac ; celui du Bas-Limousin, particulier aux environs de Tulle, Brive et Ussel. Les parlers du Haut-Limousin vocalisent à final et suppriment s devant une consonne à l'intérieur des mots (type : *escuroi* — eicruar (écureuil)). Voilà leurs principales différences avec les dialectes de la Corrèze. Malheureusement, cette question linguistique se complique d'un problème de frontières assez délicat. Les dialectes limousins ne recouvrent pas tout le territoire limousin-marchois. Au Nord, en bordure du Berry, ils ont reculé de 40 à 50 kilomètres à l'intérieur de nos anciennes limites, abandonnant au français presque tout le Bellacois, et la plus grande partie des arondissements de Boussac et de Guéret. Tou-

LE PAYS CREUSOIS

par Paul-Louis GRENIER

Le pays creusois aux temps de l'indépendance gauloise et à l'époque romaine faisait partie de la cité des Lémovices ou Limousin primitif qui se morcela, peu à peu, au cours du Moyen-Age en plusieurs grands fiefs aux limites compliquées, très variables et d'ailleurs sans nécessités ethniques ou géographiques. Grâce à la formation des trois départements de la Creuse, de la Haute-Vienne et de la Corrèze, le Limousin primitif a été, à peu près, intégralement reconstitué. Le savant Alfred Leroux dit dans sa *Géographie historique du Limousin (Creuse, Haute-Vienne, Corrèze) depuis les origines jusqu'à nos jours* : « L'ignorance va répétant que la Révolution a bouleversé à plaisir les anciennes circonscriptions provinciales, pour y substituer des circonscriptions aux limites purement arbitraires. En ce qui touche le Limousin, c'est justement le contraire qui est vrai. La Révolution n'a fait que simplifier en les unifiant par départements, des territoires que la féodalité et la royauté avaient déchiquetés à outrance. C'est parfaitement exact. Boussac, par exemple, fut rattaché féodalement au Berry, et Bourgneuf, en pleine Marche, devint une enclave poitevine.

Détachés du comté de Limoges au cours du Moyen-Age, la Haute-Marche et la Combraille ont formé le département de la Creuse. La Marche, divisée en Haute et Basse Marche, c'est la Marche limousine, province frontière comme il en est d'autres en France et à l'étranger. La Marche, en Allemagne, c'est la Marche de Brandebourg. L'ex-empereur Guillaume II portait le titre de comte de la Marche. En Russie, l'Ukraine c'est la Marche qui, même sans la population répartie en dehors de ses frontières, compte des millions d'Ukrainiens, c'est-à-dire des Marchois.

Notre Marche à nous, la Marche limousine, s'augmenta au XIII^e siècle, de la vicomté d'Aubusson. Hugues XII de Lusignan, comte de la Marche, l'acheta au vicomte d'Aubusson, en partie ruiné par un train de vie somptueux. La vicomté d'Aubusson était un des huit grands fiefs qui, avec la Marche et la seigneurie de Chambon ou baronnie de Combraille, furent formés du comté de Limoges.

Parfois, même dans ces régions « francimandes », le dialecte limousin est encore compris s'il n'y est plus parlé. Au contraire, vers le Sud-Ouest, la langue limousine annexe près des trois-quarts du Périgord et un fragment de la Charente. En plus du Nontronnais et du Confolentais, qui nous appartenait traditionnellement, les dialectes du Haut-Limousin revendiquent Périgueux, Ribéra et Montbron ; ceux du Bas-Limousin s'avancent jusqu'à Montignac, en Sarladais, et à St-Alvère, aux confins du Bergeracois.

Faut-il donc, au nom de l'unité limousine, revendiquer le Périgord ? Cette prétention ne serait pas tellement déraisonnable. Elle a des origines historiques, puisque les Comtés du Limousin et du Périgord ont fusionné pendant trois siècles ; elle a des fondements ethniques, du fait de l'identité des dialectes et de l'étroite parenté qui existe entre les coutumes périgourdines et les usages limousins ; elle a enfin des raisons économiques basées sur les différences des cultures. Ainsi, dans une grande province limousine, la Dordogne vendrait ses vins à la Haute-Vienne, à la Creuse et à la Corrèze ; elle en recevrait du bétail, des pommes de terre, des céréales. L'industrie limousine trouverait de nouveaux débouchés dans les régions où la concurrence n'aurait guère les fabriques de Bordeaux.

Le Périgord doit être inclus dans le futur Limousin, de préférence aux morceaux du Poitou et du Berry qu'il serait question de nous donner pour arrondir notre province trop petite. Le Limousin doit rester ce qu'il est : un pays d'oc, un pays roman ; s'il s'étend, ce ne peut être que vers le Sud-Ouest, vers ces régions de l'Aquitaine auxquelles nous rattachons nos plus anciennes traditions historiques, nos intérêts, nos coutumes et notre langue.

Roger TENEEZ.

Beaucoup de bonnes volontés M. Georges Jubin mettait lui aussi sa plume au service de la cause régionaliste et « Le Courrier du Centre » publiait en bonne place ses intéressantes réflexions.

En somme, du régionalisme tout le monde en parle et l'action régionaliste sortira sans doute tôt ou tard de ce gouffre de bonnes volontés où ne manquent d'ailleurs ni la foi ni l'espérance et où le talent est monnaie courante.

L'OPINION est en vente à GENEVE

L'ancienne langue de la Creuse, c'est la langue d'oc, on l'y parle encore ; elle survit, de plus en plus mélangée de français, dans notre parler populaire, dans nos « patois ». Nos « patois » sont en effet des « patois » de la langue d'oc et non des « patois » de la langue d'oïl dont le français n'était lui-même, à l'origine, qu'un dialecte ; l'administration des rois de France finit par imposer l'usage du français parce qu'il était parlé à Paris, leur capitale.

Le marchois, qui est aussi le parler de la Combraille, est un des quatre sous-dialectes du dialecte limousin, un des principaux dialectes de la langue d'oc. La langue d'oc, qui se parlait autrefois très purement dans la totalité des départements de la Haute-Vienne et de la Creuse, est maintenant, aux frontières des départements de l'Indre et du Cher, sur une profondeur de vingt à trente kilomètres, particulièrement corrompue dans sa prononciation et plus ou moins altérée dans son vocabulaire selon qu'on se rapproche ou s'éloigne des deux départements berrichons. Cependant l'on trouve dans cette zone voisine du Berry, certaines formes de la langue classique plus correctes qu'ailleurs. C'est seulement dans l'Indre et le Cher qu'on pénètre dans le domaine des parlers d'oïl.

Nos « patois », cette langue en ruine d'oïl les mots tombent, peu à peu, comme des pierres d'un mur, ce sont les restes vénérables de la langue des troubadours, vieille langue reine qu'on parlait des rois. En ces temps lointains, la langue d'oc, préservée de la corruption par une orthographe ou graphie traditionnelle, jouissait tout au moins au point de vue littéraire, d'une grande unité. Elle n'était pas encore morcelée en une multitude de parlers. Ses principaux dialectes, le limousin, le provençal et le languedocien gascon, le béarnais et le catalan différaient d'ailleurs beaucoup moins entre eux qu'aujourd'hui. Le dialecte limousin s'imposa aux poètes du Midi, à des degrés divers, parce que la Marche limousine fut le berceau de la poésie lyrique méridionale et parce que, parmi les plus anciens troubadours, les plus grands furent Limousins ou écrivirent en limou-

sin. Une trentaine de ces poètes est originaire de notre région. Avant d'être désignée sous le nom de langue provençale, la langue d'oc, devenue non seulement la langue littéraire des pays d'oc, mais aussi d'une partie de l'Italie, porta d'abord le nom de langue limousine et c'est encore ainsi qu'en Catalogne et aux îles Baléares on appelle parfois le catalan moderne. Nos troubadours ont eu pour disciple Dante ; Dante, ce disciple géant, qui songea d'abord à composer en langue d'oc sa *Divine Comédie* et y fait s'exprimer, dans leur propre langue, les troubadours qui sont ses interlocuteurs prodigieux.

Les archives de la mairie de Chénérailles conservent la charte des libertés de cette ville, rédigée en langue d'oc et conférée, dès 126, par Hugues XII de Lusignan, comte de la Marche, dont l'ancêtre Hugues IX fut troubadour ainsi que Rainaud VI, vicomte d'Aubusson. Aux XII^e et XIII^e siècles, les vicomtes d'Aubusson réservaient aux troubadours mainte vicomtesse Marguerite d'Aubusson, femme de Rainaud VI, était un magnifique accueil. La charte inspiratrice. En 1260, la vicomté d'Aubusson fut vendue, par un des descendants de Rainaud VI et de la vicomtesse Marguerite, à Hugues XII de Lusignan, comte de la Marche. C'est depuis ce moment qu'Aubusson fit partie du comté de la Marche. Son château qui avait été, aux XII^e et XIII^e siècles le rendez-vous des plus illustres troubadours Mmoins, fut démantelé en 1632 sur l'ordre de Richelieu et devint un chapitre collégial. L'antique donjon reste l'âme vigilante et mystérieuse de ce château de poésie.

Grâce à la formation du département de la Creuse, en 1790, par l'Assemblée Constituante, la Haute-Marche et la Combraille furent enfin, après de longs siècles, réunies.

Si le nom de Marche, qui signifie frontière, prête à une certaine équivoque parce qu'on dit généralement la Marche et non la Marche limousine, c'est bien autre chose pour la Combraille, sujet d'interminables quiproquos. Combraille sert à désigner un pays de petites vallées, de petites combes qui « encombrant » en quelque sorte l'horizon de leurs plus enchevêtrés. Certains géographes appellent Combraille du Limousin la notre, entièrement dans le département de la Creuse, et la distinguant ainsi de la lointaine Combraille de Bourgneuf par cette appellation très exacte. Malheureusement, même dans notre région, il y a Combraille et Combraille. On désigne, en effet, sous le nom de Combraille l'ancienne seigneurie de Chambon — ou pays de Combraille — formée d'une partie du comté de Limoges et qui se trouve dans le département de la Creuse, mais on désigne aussi sous le nom de Combraille un ensemble de collines creusaises débordant sur les départements de l'Allier et du Puy-de-Dôme. L'appellation de Montaigut-en-Combraille, dans le Puy-de-Dôme, s'explique par sa situation dans les collines de Combraille, sans qu'il soit besoin de faire entrer en ligne de compte une union administrative avec la baronnie de Combraille. On peut en dire autant pour les localités du département de l'Allier situées dans les « Rochers de Combraille » ; celles qui ont pu dépendre des seigneurs de Chambon n'ont pas appartenu à la Combraille primitive qui fut détachée du comté de Limoges et appartenait — à ce titre — au diocèse de Limoges, correspondant au Limousin primitif, c'est-à-dire à la cité des Lémovices.

Quant aux originaux de notre Combraille et de la Haute-Marche, ils sont, maintenant, avant tout Creusois. A Paris, ils sont fiers de se dire Creusois et d'appartenir aux associations d'originaux de la Creuse ; plusieurs d'entre eux appartiennent aussi au Groupe d'Etudes limousines où, depuis près de quarante ans, bat le cœur de nos trois départements limousins. Formé d'une partie du Limousin primitif, ainsi que l'ont prouvé, sans contestation possible, les historiens les plus autorisés, notre pays creusois, issu d'une territoire que les siècles avaient déchiquetés à outrance, ne doit désormais, sous aucun prétexte, être démembré.

MACHINES A ECRIRE A CALCULER, DUPLICATEURS Fournitures de bureau Réparations de toutes marques Abonnements d'entretien Consultez les Etablissements QUERUEL 6, Boulevard Louis-Blanc, 6 LIMOGES Tél. 51-74

« POUR LES AMIS » NOTE SUR LE MOUVEMENT « COMPAGNONS » (Province du Berry-Limousin)

I) Ce qu'est le mouvement : Il comprend : a) Les Compagnons autonomes : jeunes réfugiés, jeunes chômeurs pour la plupart, actuellement dirigés vers l'apprentissage, qui absorbent, bien sûr, le plus grand nombre d'entre eux. b) Les Cités, qui groupent, chaque semaine, les jeunes gens de 14 à 20 ans, vivant dans leurs familles, et qui leur inculquent : idéal, morale, discipline, activité, esprit d'équipe. Leur recrutement, qui s'accroît chaque mois, chaque année, consacre la haute qualité de notre jeunesse, et participera largement au redressement de notre Pays. Mais, le recrutement des Cités, et leur formation, imposent des dépenses que devront couvrir les cotisations, les dons des « Amis des Compagnons ». Sans cet effort ferveur pour la réalisation d'un budget actif, le Mouvement « Compagnon » pourrait être gêné dans son développement, sinon compromis. II) Comment recruter les « Amis des Compagnons » ? Les Délégués, les Membres des Comités ont personnellement le devoir de recruter des « Amis » et de rechercher les personnalités et les établissements susceptibles de consentir des dons. Ils ont surtout l'immédiate obligation de désigner dans toute ville et bourgade, et prochainement dans toute commune, un ou plusieurs amis volontaires des « Recruteurs » qui voudront bien faire cette ardue propagande, d'où nous viendront des adhésions plus nombreuses et des dons. Ils ne manqueront jamais, non plus, d'exposer à ceux qui les entourent, le noble but que se propose le Mouvement « Compagnons », par ses Cités en particulier, afin de lui gagner une sympathie générale, toujours accrue. « Pour le Maréchal, Chef de l'Etat, « Pour la France. Le Général MICHELIN.

Malgré les difficultés du moment... A. DONY 2, 4, 6, rue des Halles LIMOGES habille toujours convenablement

A la GRACE de DIEU CHAUSSURES LATHÉLIZE Maison fondée en 1855 Spécialité de chaussures à semelles de bois, rigides ou articulées 2, rue du Clocher - LIMOGES

L'édition du Limousin est mensuelle Elle paraîtra le premier samedi de chaque mois Pour tout ce qui la concerne, s'adresser à M. Charles NOUAILLÉ, Rédacteur en chef 33, rue du Petit-Tour - LIMOGES

Pour vos yeux Gautier - Lavigne OPTIQUE MÉDICALE 13, rue Saint-Martial - LIMOGES Succursales : 88, av. Garibaldi - 35, rue du Clocher

Les Papiers du Centre IMPRIMERIE Tous les SACS Tous les PAPIERS 84, rue Montmailler LIMOGES Téléphone : 55-75 R.C. Limoges 11.140

Aux Editions E. RIVET 21, rue d'Aixe - LIMOGES vous trouverez les ouvrages les plus réputés du Limousin, parmi lesquels : E. MICHAUD : Le Soleil dans la Brume Jean REBIER : Le Barbichet et les patoiseries les plus spirituelles des meilleurs patoisants locaux

Vêtements Tissus G. FOUCRÉ 5, rue Jean-Jaurès, 5 12, rue Jules-Guesde - LIMOGES Toujours moins cher et bon accueil

Les causes militaires de notre défaite

par le Colonel ALERME

Un sujet de réflexion pour tous les Français

Il était naturel que des Français fussent frappés de stupeur par la soudaineté et l'étendue de notre défaite militaire. Ne leur avait-on pas sans cesse répété — pendant les premiers mois de la guerre, où le slogan le disputait au « bobard » — ne leur avait-on pas toujours répété que nous vaincions parce que nous étions « les plus forts » ? Ne leur avait-on pas laissé croire que notre armée, aussi invincible qu'il y a vingt-cinq ans, triompherait sans avoir, pour ainsi dire, à combattre ? Pourquoi n'auraient-ils pas cru —



Le Colonel ALERME (S. I. 8968)

alors que tant de personnages officiels le leur affirmaient — qu'elle était mieux préparée, mieux équipée, mieux encadrée, mieux commandée qu'aucune autre ?

Il appartenait à un militaire éclairer nos compatriotes sur les véritables causes de l'effondrement de l'armée française. Aussi liront-ils avec profit et passion le livre que le Colonel Alerme vient de consacrer à cette grave question, aussi actuelle aujourd'hui qu'au lendemain même de la catastrophe. Cet ouvrage, clairement conçu et ordonné, écrit par un homme qui joint, à un sens aigu des réalités politiques, une connaissance approfondie des problèmes complexes que pose la conduite de la guerre moderne, nous apporte une lumineuse explication de ce qui s'est passé.

Nous avons été battus avant tout parce que notre organisation militaire reposait sur une conception erronée de la guerre.

Le haut-commandement français ne croyait pas à une guerre de mouvement. Il estimait, se basant sur ce qui s'était passé entre 1914-1918, qu'un front défensif constituait un rempart infranchissable. Partant de l'idée, « plus civile que militaire », que le temps travaillait en sa faveur, il avait adopté la théorie, « à la fois simpliste, paresseuse et terriblement meurtrière », de la guerre d'usure. Il ne prévoyait d'action véritable qu'après un long siège de l'ennemi, au moment où celui-ci donnerait des signes de fatigue ou de désagrégation intérieure.

Tout autre était la théorie du haut-commandement allemand. Il voulait éviter cette guerre de siège qui avait entraîné, en 1918, l'effondrement de l'Allemagne et sa défaite. Le problème consistait, pour lui, à vaincre le plus rapidement possible. Or, la guerre précédente avait démontré, non pas que la rupture d'un front défensif fut irréalisable, mais que la difficulté résidait dans l'exploitation stratégique de cette rupture. L'Etat-Major allemand rechercha donc les moyens qui lui permettraient de réussir la rupture et de l'exploiter. Il les trouva dans les divisions blindées et dans la motorisation de ses armées, qui permettaient le transport rapide des troupes et du matériel à l'endroit où il en avait besoin.

Comment il sut les acquérir puis les utiliser dans le style « napoléonien », c'est là ce que vous révélera d'éclatante façon le livre du Colonel Alerme.

En vente à l'Agence Inter-France, 20, rue Saint-Dominique, Vichy (tél. 22-77 et 23-76), et dans toutes les librairies.

UN PEU DE TOUT...

Avant 1914, le Français était le plus grand mangeur de pain du monde : 700 grammes par jour. En septembre 1939, il n'en mangeait plus qu'un livre, plus le petit croissant du matin, et la brioche familiale du dimanche !

Alors qu'il lui fallait 7 sacs de pommes de terre par an sous Félix Faure, il n'en absorbait plus que la valeur de 6 sacs soit 329 kilos sous Albert Lebrun. Par contre, il mangeait plus de viande, plus de légumes verts et plus de fruits.

De cent litres par an, sa consommation de vin était passée à 123 litres, soit 1 litre tous les trois jours. Il buvait un demi et un bock de moins qu'au moment d'alcool était tombée de 11 cm³ à la Grande Guerre et sa consommation par jour en 1913, à moins de 7 en 1936. Mais il prenait plus de café, plus de thé, plus de lait, et achetait 4 livres de sucre par mois au lieu de 3.

Il fumait un peu plus qu'en 1914, où pourtant 1.100 grammes de tabac étaient passés dans sa blague; mais il prisait moins de 5 grammes par mois, au lieu de 1 tous les trois jours et ne chiquait plus ainsi dire plus sauf cependant dans les ports de mer.

Ces statistiques font sourire. Adieu, le petit croissant du matin ! Adieu, les 123 litres de vin et les 1.100 grammes de tabac !

Adieu, ou plutôt, non, au revoir.

Une patrouille de police canadienne a découvert le cadavre d'un trappeur, Joe Benoni. La mort pouvait dater de quatre semaines environ et rien ne semblait avoir été dérangé depuis. Les policiers purent encore parfaitement constater que Benoni était mort d'une balle qui avait pénétré dans le dos. Leur première pensée fut donc que le trappeur avait été assassiné et ils firent un rapport dans ce sens. Une commission spéciale arriva sur les lieux tandis que des recherches étaient entreprises dans la région. Elles devaient bientôt être abandonnées, car la commission ne tarda

pas à arriver à des conclusions bien surprenantes :

Joe Benoni était couché sur le ventre. La balle qui avait pénétré dans le dos avait provoqué une hémorragie interne mortelle. A courte distance des pieds du mort se trouvait son fusil et le squelette d'un gros poisson nettoyé par les oiseaux.

Le fusil portait encore les traces d'un coup de feu, et la balle tirée était celle qui avait tué Joe Benoni. Ces constatations suffirent pour permettre à la police une reconstitution des faits probables. On était en présence non d'un assassinat, mais d'une mort par accident, et le vrai coupable était le poisson.

L'accident avait eu lieu au bord d'une petite rivière. Joe avait pêché. Sa ligne reposait encore près de son cadavre. Il avait pris le gros poisson, dont on avait retrouvé le squelette. Il l'avait décroché, assommé et jeté dans l'herbe près de lui. Puis il s'était remis à pêcher.

Mais sa première proie n'était pas complètement morte. Le poisson, de forte taille, en frétilant sur le sol, avait touché le chien du fusil chargé et le coup était parti. La position de l'arme avait été si malheureuse que la balle avait atteint le trappeur.

Tous les indices corroborant cette hypothèse, cette affaire « d'assassinat » a pu être classée.

Après l'Australie et la Nouvelle-Guinée, la plus grande île du monde, c'est Bornéo. Anglais et Hollandais se partagent ce beau domaine encore assez primitif. Dans la portion anglaise, Sarawak, règne un souverain indigène, un rajah. Or celui-ci n'est pas un homme de couleur, comme ses congénères, mais un Blanc. C'est le fils d'un sujet britannique du nom de Brooke qui s'installa dans l'île il y a une cinquantaine d'années et se fit adopter par les indigènes, qui le proclamèrent roi.

A Venise, on a terminé les travaux de restauration du « Paradis », la célèbre toile du Tintoret qui se trouve, comme on le sait, au palais des doges. Le tableau, qui est, croit-on, le plus grand du monde (environ huit mètres sur vingt-quatre) avait beaucoup souffert au cours des années. Il avait déjà été restauré en 1755 par Francesco Fontebasso, mais il avait repris peu à peu une tonalité grisâtre et uniforme d'où étaient absentes la couleur et la lumière. L'œuvre délicate et patiente confiée à M. Pelliccioli a été parfaitement réussie, selon le témoignage des techniciens et des artistes qui ont surveillé les travaux. Le « Paradis » a retrouvé les couleurs et l'harmonieuse splendeur que lui avait données le Tintoret en 1590.

A la fin du roman de Daudet, « Fromont jeune et Risler aîné », on sait que Risler, après sa ruine et la trahison de sa femme et de son associé, va se pendre à l'entrée d'une carrière. Or, dans le film tiré de ce livre, Risler ne se tue pas. Encore un exemple de la désinvolture des cinéastes qui, insoucients de la pensée de l'auteur, travestissent celle-ci au profit des « fins heureuses » que réclame le public.

Sous la présidence de notre collaborateur et ami Jean Rivain, le directeur d'« Au Travail », notre excellent confrère Louis Bertin, fera au Cercle Jeune-France de Vichy, le 13 novembre, un compte rendu de la Semaine d'études de Saint-Colomban.

On sait aussi qu'une nouvelle Semaine d'études syndicales aura lieu aux Sablottes, près de Toulon, du 27 au 30 novembre. Nul doute qu'elle n'ait autant de succès que celle à laquelle nous assistâmes fin août en Savoie.

Un vétérinaire espagnol, M. Ocasiz, avait découvert il y a quelques années, un procédé merveilleux pour rajourner les vieux chevaux. Le général Primo de Rivera conservait ainsi son cheval préféré vieux de 18 ans, qui était redevenu, grâce au procédé de M. Ocasiz, un animal dans toute la force de l'âge et qui sautait des barrières d'un mètre vingt de hauteur.

Si l'on pouvait retrouver cette découverte précieuse, elle rendrait actuellement de fameux services aux propriétaires des rossinants efflanqués qui tirent les antiques fiacres rappelés, eux aussi, à une nouvelle jeunesse.

Imprimerie de l'Opinion CANNES Le gérant : Jean OGGERO.

Une collaboration entre deux grands peuples comme le peuple français et le peuple allemand serait désirable pour les deux intéressés, mortelle pour notre nation vaincue si elle représentait une expérience de fortune. Nos anciens écrits nous donnent licence d'affirmer ici que cette collaboration est susceptible d'enrichissements réciproques. Les résultats obtenus par la paysannerie national-socialiste ne sont-ils pas de nature à nous inspirer, suivant les voies propres à nos traditions et à notre tempérament, les moyens de mettre en pratique chez nous les doctrines de Le Play — dont les livres furent jadis mon précieux « excédent de bagages » aux régions sahariennes — et de La Tour ches qui ont tige en terre » conduit à des conclusions présentées par Walter Darre, ministre de l'Agriculture du Reich. On pourrait citer d'autres exemples.

Colonel de LA ROCQUE. «Discipline d'action.»

Au Musée d'histoire de l'Art, à Vienne, des spécialistes qui restauraient un tableau représentant une jeune femme au front ceint de feuilles de laurier, découvrirent au verso de la toile la signature de Giorgione et la date de 1506. L'œuvre, baptisée « la prêtresse », paraissait bien être de la manière de ce peintre, et cependant la critique tendait à l'attribuer, non à Giorgione, mais au Boccaccio. Les travaux de restauration maintenant terminés, permettent de trancher le débat : il s'agit bien d'un tableau de Giorgione. On a d'ailleurs retrouvé un document publié en 1875 d'après lequel l'œuvre représente le portrait de la Laure de Pétrarque et a été exécuté par Giorgione au début du seizième siècle. Le document donne sur les dimensions et les détails du tableau des précisions qui confirment encore l'authenticité. Cette toile faisait partie primitivement de la collection de la famille Tescari de Castellfranco, collection qui fut dispersée précisément en 1875.

Un médecin a eu voici quelques années l'occasion d'ausculter Staline... mais sans jamais être certain de bien se trouver en présence du Tsar Rouge. En effet, le praticien, dès son arrivée au Kremlin, fut introduit dans une salle où l'attendaient cinq personnages, dont Staline, cinq personnages qu'on eut dit des frères-jumeaux. Un simple numéro les distinguait entre eux afin qu'il soit possible de classer les rapports et que le état de santé du maître de la Russie ne put être connu de personne. Deux des patients souffraient du cœur. Peut-être le vrai Staline était-il parmi ceux-là, car le bruit a toujours couru en U.R.S.S. qu'il était atteint d'une grave affection de l'appareil circulatoire.

Les antécédents héréditaires de Staline ne présentent rien de particulier. Mais il est à noter que seuls ont été appelés auprès de lui des spécialistes des « maladies du cœur » et des neurologues connus parmi lesquels deux Autrichiens, le docteur Eppinger et le professeur Norden.

Son passé clinique, par contre, comporte deux maladies dont on ignore la nature. La première l'obligea à quitter le séminaire où il était élevé (Staline, disent les manuels d'histoire soviétiques, a obéi à une révolte de conscience). La seconde l'atteignit alors qu'il séjournait dans les prisons de Sibérie.

AGENCE IMMOBILIÈRE Transactions - Ventes Locations - Gérances Prêts Hypothécaires

Agence DAUX CH. LORENZI Successeur 4, RUE DE PROVENCE, 4 CANNES - Téléph. : 921-17

Un bon café se déguste AU NOAILLES CANNES - Téléphone 921-42

CADRE ACCUEILLANT PRIX ADAPTES AU NOAILLES 6, Rue d'Antibes - Pl. des Iles CANNES - Téléphone 921-42

L'ESCALE » AU CENTRE DE CANNES 54, rue F.-Faure - Tél. 928-16 L'ESCALE CAFÉ «L'ESCALE »

L. ROUFF LINGERIE 21, rue d'Antibes - CANNES 8, avenue de Verdun - NICE

CAFÉ DES ALLEES CANNES En matinée et soirée

ORCHESTRE LUCIEN BATARD 7 MUSICIENS

GRAND CONCERT tous les MERCREDIS à 21 heures

CONSOMMATIONS ET SERVICE PREMIER ORDRE

N'accusez pas votre enfant... d'être nonchalant ou paresseux dans ses études... Sa vue en est peut-être seule la cause...

L'OPTICIEN MORET-BAILLY Diplômé de l'Ecole Nationale d'Optique vous renseignera et conseillera GRACIEUSEMENT sur son cas 79, rue d'Antibes - CANNES

VETEMENTS PRETS A PORTER ET SUR MESURE

Vêtements Brunet 14, R. Rivoliac Napoléon (à côté de la Poste) CANNES Téléphone 931-49 Hommes - Jeunes Gens - Enfants

Etab^l A. MARCENAC 1, rue de Suffren - CANNES Tél. 928-32

Matériel Electrique en Gros Agence et Dépôt de Lampes Gramme, procédés Philips Acieries et Forges de Jeumont (câbles, fils, tubes) MATERIEL EN GROS Lampes Philips - Martinet - Color Wonder, etc... SALLE EXPOSITION, LUSTRIERIE VENTE EXCLUSIVE AUX ELECTRICIENS

Brasserie du Sporting à l'ambiance très parisienne

Nouvelle Direction : MORI JOURDAN Téléph. : 915-06 5, RUE DES BELGES CANNES

ROYALTY THE SMARTEST RENDEZ-VOUS AFTERNOON TEAS FRANCIS VIGNON Directeur-Propriétaire CANNES - LA CROISSETTE Tél. 918-30

sports' tailor SANDY ANGLE CROISSETTE et Rue du Commandant André CANNES Téléphone : 935-97

L'OPINION Direction et Administration 35, rue d'Antibes - CANNES Téléphone : 912-75

Abonnement simple 50 fr. » participant ... 100 fr. Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'un mandat de deux francs.

miami-tailor TAILLEUR - CHEMISIER 84, Rue d'Antibes - CANNES - Téléphone : 916-08 MEME MAISON, MEMES PRIX tailleur riche 17, Avenue de la Victoire - NICE

Annonces légales & Judiciaires

ETUDE de M^e Emile PRAT, Notaire à Cannes, 43, rue d'Antibes

VENTE DE FONDS DE COMMERCE

PREMIER AVIS

Suivant acte reçu par M^e Emile PRAT, notaire à Cannes, et M^e GALINON, notaire à Cannes, le 28 Octobre 1941, enregistré à Cannes (A.C.), le 30 Octobre suivant, volume 286b, folio 98, Case 611,

Monsieur Henri Etienne RAMUS, commerçant, et Madame Elise Aline Félicie FORNERIS, son épouse, demeurant ensemble à Cannes, 61, Avenue d'Antibes,

à vendu à Monsieur Edmond ROUX, sans profession, demeurant à Cannes, 61, rue d'Antibes,

Un fonds de commerce de Bar, marchand de vins et chambres meublées, connu sous le nom de BAR DE LA CALIFORNIE

exploité à Cannes, avenue d'Antibes, numéro 61, avec tous ses éléments corporels et incorporels.

L'insertion au Bulletin Officiel des ventes de fonds de commerce aura lieu dans le numéro du 15 Novembre 1941.

Les oppositions, s'il y a lieu, seront valablement reçues jusqu'au vingtième jour qui suivra le deuxième avis, à Cannes, en l'étude de M^e PRAT, notaire, où domicile a été élu à cet effet.

Pour premier avis, E. PRAT, notaire.

CONVOCAION D'UNE SECONDE ASSEMBLEE GENERALE EXTRAORDINAIRE

JOHN TAYLOR & SON Société Anonyme Immobilière Française au capital de Fr. : 1.000.000 Saint-Michel - Promenade de la Croisette CANNES

L'Assemblée extraordinaire des actionnaires de la Société Anonyme dite :

JOHN TAYLOR & SON au Capital de Frs. : 1.000.000, dont le siège est à Cannes, Saint-Michel, Promenade de la Croisette, qui avait été convoquée pour le 14 octobre 1941, n'ayant pu se tenir valable faute de réunir les 2/3 du capital social, Messieurs les Actionnaires de ladite Société sont convoqués à nouveau en Assemblée générale extraordinaire au siège social, à Cannes, Saint-Michel, Promenade de la Croisette, pour le mardi 18 novembre 1941, à 16 heures, à l'effet de délibérer sur l'ordre du jour suivant, qui faisait l'objet de la précédente Assemblée.

ORDRE DU JOUR : Modification de l'article 3 des statuts. Dénomination.

Pour pouvoir assister à ladite assemblée, Messieurs les Actionnaires, pour le dépôt de leurs titres, doivent se conformer aux stipulations de l'article 44 des statuts.

Le Conseil d'Administration,

PREMIER AVIS

Suivant acte s.s.p. en date à Cannes du 1er Novembre 1941, enregistré le 4 Novembre 1941, F^o 92, N^o 8 par le receveur qui a perçu les droits, Madame RAJUSTEL, demeurant à Cannes, 11, rue de la Tour, a vendu à Madame Marie GARINO, épouse de M. Jacques GASTALDI, demeurant à Cannes, rue Hibert, le fonds de commerce d'EPICERIE sis à Cannes, 11, rue de la Tour.

Les oppositions, s'il y a lieu, seront reçues dans les 20 jours de la seconde insertion, au fonds vendu.

Pour 1^{er} avis, GASTALDI.

CABINET de M^e Jean DEBRY Docteur en Droit 14, boulevard Gambetta - NICE

VENTE DE FONDS DE COMMERCE

PREMIERE INSERTION

Suivant acte sous-seing privé en date à Mougins du 8 Octobre 1941, enregistré à Cannes (Successions), le 5 Novembre 1941, folio 93, N^o 2,

Monsieur Georges Edmond VALLON, industriel, demeurant à Cannes, Bd Jean Hibert, a vendu

à la Société à Responsabilité Limitée dite « INDUSTRIELLE ET COMMERCIALE LAINIERE », au capital de 100.000 Frs, dont le siège social est à Mazamet (Tarn),

Le fonds de commerce de

FABRIQUE DE BONNETERIE qu'il exploitait à Mougins, quartier des Cabrières, et comprenant : l'enseigne, le nom commercial, la clientèle et l'achalandage y attachés, ainsi que le bénéfice de tous les contingents de matières premières alloués à ce dernier.

Les oppositions, s'il y a lieu, devront, à peine de forclusion, être faites par acte extra-judiciaire, au plus tard dans les vingt jours qui suivront la seconde insertion, et seront reçues au domicile élu par les parties à cet effet, en le Cabinet de M^e Jean DEBRY, Docteur en Droit, 14, boulevard Gambetta, à Nice, et encore en le Cabinet de Messieurs BERTHIER & Cie, Docteur en Droit, 44, rue d'Antibes, à Cannes.

Pour ire insertion, Signé : Jean DEBRY.

ETUDE de M^e P. LEVY-BRISAC, Docteur en Droit, Avoué à Grasse

EXTRAIT DE DEMANDE EN SEPARATION DE BIENS

D'un exploit de M^e Bernard, Huissier à Cannes, en date du 28 Octobre 1941, enregistré.

IL APPERT : Que Madame Georgette Mathilde Marie

LEVY-BRISAC, épouse de Monsieur Henri Ernest ULLMANN, demeurant et domiciliée Villa Les Nymphéas, Chemin de la Mignonnette, Commune de Vallauris (A.-M.), quartier de Golfe-Juan, A formé contre le dit Monsieur Henri Ernest ULLMANN, son mari, une demande en séparation de biens.

Et que M^e LEVY-BRISAC, Avoué, est constitué et occupera pour elle sur ladite demande et ses suites.

Pour extrait : signé : LEVY-BRISAC.

ETUDE de M^e A. BLANCHARDON notaire à Cannes 21, rue d'Antibes

DEUXIEME AVIS

Suivant acte reçu par M^e BLANCHARDON, notaire à Cannes, le 6 octobre 1941, enregistré à Cannes (A.C.), le 15 octobre 1941, volume 286 B, folio 75, case 432, Madame Tatiana SCHIDLOWSKY, commerçante, demeurant à Cannes, 17, rue des Belges, résidant actuellement à Biarritz, Hôtel Carlton, veuve non remariée de M. Nicolas OUBOUSSOF, A vendu à Monsieur Francisque RIEU, employé, demeurant à Cannes, 10, rue de Constantine,

Un fonds de commerce de Restaurant, exploité à Cannes, 17, rue des Belges, connu sous le nom de : « PAVILLON BLEU »

Les oppositions, s'il y a lieu, seront reçues dans les vingt jours de la présente insertion à Cannes, en l'Etude de M^e BLANCHARDON, notaire, par acte extra-judiciaire.

Pour 2^e avis : A. BLANCHARDON.

L'insertion au Bulletin Officiel a eu lieu le 25 octobre 1941.

DEUXIEME AVIS

Par acte sous-seing privé en date à Cannes du 16 Octobre 1941, enregistré à Cannes (succession), Folio 84, N^o 6,

Monsieur Louis BARAFANI, épicière, demeurant à Cannes, 2, Place Commandant Lamy, A vendu à Monsieur DALMAZZO RENAUDO, demeurant quartier d'Andon, à la Roquette-sur-Siagne,

le fonds de commerce d'EPICERIE, FRUITS & PRIMEURS exploité à Cannes, 2, Place du Commandant Lamy, et comprenant tous les éléments corporels et incorporels, l'achalandage, la clientèle, le droit au bail, et avec prise de possession le 1er Novembre 1941.

Les oppositions, s'il y a lieu, seront reçues dans les 20 jours de la présente insertion au siège du fonds vendu.

L'insertion au Bulletin a eu lieu le 1er Novembre 1941. Pour 2^e avis :

Peinture-Décoration Verres et Glaces de Saint-Gobain MIROITERIE Pavés - Dalles - Tuiles en verre Etabl. Lucien ROMÉY 6, Rue Montaigne - CANNES Téléph. 909-04 Même Maison à Saint-Raphaël

L'ESCALE » AU CENTRE DE CANNES 54, rue F.-Faure - Tél. 928-16 L'ESCALE CAFÉ «L'ESCALE »

L. ROUFF LINGERIE 21, rue d'Antibes - CANNES 8, avenue de Verdun - NICE

L'OPINION Direction et Administration 35, rue d'Antibes - CANNES Téléphone : 912-75

ROYALTY THE SMARTEST RENDEZ-VOUS AFTERNOON TEAS FRANCIS VIGNON Directeur-Propriétaire CANNES - LA CROISSETTE Tél. 918-30

PHOTOGRAPHIE DE DOCUMENTS MOUGINS, C^o 47B^{is} Rue d'Antibes - CANNES